

Le Sourire du bon Dieu

Le sourire est le roi du monde,
Il ravit, captive les cœurs,
Il terrasse, il dompte, il féconde,
C'est le plus charmant des vainqueurs ;
Il fait briller l'œil le plus terne,
Chacun l'admire et se prosterne,
Il a des autels en tout lieu !
Sourire humain, je te regarde,
Mais de tes filets, je me garde,
Je pense au sourire de Dieu !

Sourire humain, si tu rayannes
Parfois quelque chose des cieus,
Si le regard que tu sillonnes
Semble plus pur, plus gracieux,
C'est que, reflet pâle et modeste,
Tu jaillis du palais céleste
Comme l'étincelle du feu,
C'est que tu montres à la terre,
Mais toujours voilé de mystère,
L'éternel sourire de Dieu.

Oh ! ce sourire, il me fascine ;
Comment pourrai-je mériter
Que dans mon ciel il se dessine
Et vienne me reconforter ? . . .
Et j'entends une voix touchante
Qui dit : Fais le bien, prie et chante,

Aime beaucoup, désire peu,
Et tu sentiras sur ton âme
Comme une chaste et douce flamme
Briller le sourire de Dieu.

Il faut si peu pour que s'anime
Le sourire du Roi des rois,
Rien de bien grand, de magnanime,
Rien qu'un *Fiat* devant la croix,
Rien qu'un morceau de pain qu'on donne,
Rien qu'un plaisir qu'on abandonne,
Du pécheur, rien qu'un humble aveu,
Et soudain brille radieuse,
Une étoile mystérieuse :
C'est le sourire du bon Dieu !

Riches, vous qui prêtez l'oreille
Au triste appel de l'indigent,
Vous qui lui donnez, ô merveille,
Encor plus d'amour que d'argent,
Vous qui portez à la souffrance
Des mots de paix et d'espérance,
Vous qui lui montrez le ciel bleu,
Allez toujours. . . Dieu vous protège
Et vous vous faites un cortège
Avec les sourires de Dieu :

Mais vous, miséreux de la terre,
Qui ne chantez que des sanglots
Parce que la douleur austère
De vos âmes déborbe à flots,
Si vous savez sans fiel, sans haine,
Baiser vos haillons, votre chaîne,
Pauvres, je vous en fais l'aveu,
Vous êtes plus grands que le monde,
Par torrents, le ciel vous inonde
Des plus doux sourires de Dieu !

Sur le chemin de la Patrie,
Chemin si dur, si rocailleux,
Voulons-nous que Dieu nous sourie,
Aimons-Le, tournés vers les cieus ;
Le sourire du Roi suprême
Illumine le cœur qui l'aime,
De la charité, c'est l'enjeu !
Aimons, sans trêve et sans relâche,
C'est notre glorieuse tâche :
Faisons sourire le bon Dieu !

Et lorsque tomberont les voiles,
Qui nous masquent l'éternité,
Lorsque, par-delà les étoiles,
Laira la divine Beauté,
Alors, avec des chants sublimes,
Nous irons aux célestes cimes,
Portés sur des ailes de feu,
Et nous sentirons dans l'ivresse,
Comme une éternelle caresse,
Sur nous, le sourire de Dieu !.....

Courant de Jésus-Marie,

St-Joseph de Lévis.





INTENTION GÉNÉRALE

d'Octobre 1900

APPROUVÉE ET BÉNIE PAR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE.

LA RÉPARATION



ÉNITENCE ! pénitence ! — c'est le cri dont retentirent au milieu de ce siècle les rochers de Massabielle. à Lourdes. Il est sorti du Cœur de MARIE Immaculée comme un avertissement de sa miséricorde. En même temps qu'elle le laissa échapper de ses lèvres virginales, des larmes tombèrent

de ses yeux, à la divine Mère, et elle ajouta : *Priez, priez pour les pécheurs.*

Bien des âmes fidèles ont entendu cette voix céleste et lui ont répondu soit dans le monde, soit dans la vie religieuse ou sacerdotale par l'immolation d'elles-mêmes à Dieu en union avec JÉSUS-CHRIST immolé. Toutefois l'avertissement maternel de notre Reine serait-il moins opportun aujourd'hui qu'il ne fut alors ? La terre est-elle moins désolée par les crimes des hommes ? et les voies de la pénitence ne sont-elles pas trop désertes ? Combien peu de chrétiens font pénitence et qu'elle est petite la place que la plupart donnent dans leur estime et dans leur vie au culte de la réparation ! N'y a-t-il pas lieu de s'étonner de la facilité avec laquelle on se dispense de toute obligation de ce genre ? de la légèreté qui fait oublier et négliger de payer ses dettes à la justice divine ?

Il semble que l'on ignore sa rigueur aussi bien que la terrible loi des responsabilités mutuelles qui fait peser le

malheur du péché non seulement sur celui qui l'a commis, mais encore sur sa famille, sur sa ville, sur son pays. Si l'iniquité ne souille que l'âme de son auteur, cependant elle étend à d'autres ses influences pernicieuses. Un frère, un père pêche, ah ! tremblez, mères et jeunes filles ! Les crimes se multiplient dans cette ville, ah ! tremblez, citoyens qui l'habitez, tremblez ! Dieu se prépare à verser la coupe de ses vengeances sur cette famille, sur cette cité, s'il n'y a pas réparation.

Pénitence ! pénitence ! apaisez la colère du ciel. Vous le pouvez, âmes chrétiennes, âmes justes, puisque la divine miséricorde a fait réversibles sur les pécheurs, les mérites des justes, grâce à JÉSUS-CHRIST, le grand, l'Unique Réparateur. Vous le devez : Ce divin Roi et Sauveur attend de votre amour pour Lui que le culte de la réparation occupe une place d'honneur dans votre vie. Il est certain que l'une des fins principales pour lesquelles Il a manifesté au monde la dévotion à son adorable Cœur a été de promouvoir le culte de la réparation parmi les siens. Il l'a déclaré expressément ; Il a même poussé la condescendance jusqu'à nous en enseigner Lui-même la pratique. Ceci nous révèle le sens profond de la parole de Pie IX : " L'œuvre de la réparation est une œuvre divine destinée à sauver le monde. "

II

Il est nécessaire que Dieu règne sur les hommes. S'il ne règne pas par sa grâce, ce sera par l'autorité de sa justice. C'est ce dernier règne qu'un prophète désignait quand il faisait ainsi parler le Seigneur : " Je règnerai sur vous en vous frappant d'une main puissante et en épuisant sur vous toute ma colère " (Ezéch. XX. 33.). L'histoire du peuple hébreu est remplie d'éclatants et salutaires exemples de ce règne de fer. Inutile de les rappeler. Mais il en est de plus terribles encore. Ce sont les armées rebelles qui pour un seul péché sont dépouillées de toute grandeur et de toute gloire, " changés en malice " et précipités dans les abîmes

éternels de l'enfer. C'est encore le châtement qui a suivi la faute de nos premiers parents. Pour un seul péché de son chef, la race humaine tout entière est souillée, vouée à la malédiction, à la douleur, à la mort, même à l'éternité malheureuse. La colère divine est comme un torrent dont l'impétuosité irrésistible va fatalement entraîner toutes les générations humaines à la réprobation éternelle. Nul sacrifice humain ne le peut arrêter : la dette est infinie. C'est le Fils de Dieu qui se faisant homme et mourant sur la croix a tout sauvé, tout réparé. Il a expié tous nos péchés, mais voyez comme en ce triomphe de la miséricorde infinie Dieu a voulu faire éclater sa justice aux yeux du monde dans la personne de son divin Fils avec une rigueur sans égale : " Il n'a pas épargné son propre Fils."

O Victime auguste ! Agneau de Dieu immolé pour nos crimes ! C'est nous qui l'avons tué, et nous lui devons tout, au divin Réparateur. Où est notre repentir ? où est notre reconnaissance ? Qu'avons-nous fait pour lui prouver que nous l'aimions ? que faisons-nous ? Il règne maintenant dans les cieux le divin Crucifié, et quand il devrait régner sur la terre par sa grâce, quand tous les hommes devraient acclamer sa royauté et lui offrir l'hommage de leur obéissance et de leur fidélité, de l'amour et de la reconnaissance, ce Roi infiniment bon est payé d'ingratitude et sa gloire est partout outragée. " L'amour n'est pas aimé." Souvent il est payé de haine, au moins d'indifférence et d'oubli. Il est méconnu dans ses droits, dans ses préceptes, dans son Eglise, dans ses dons ; et pour un très grand nombre Il est comme s'il n'existait pas.

Si donc la pénitence s'impose aux âmes chrétiennes au nom des droits les plus sacrés de la justice, elle s'impose aussi et surtout au nom de la charité divine qui nous unit à JÉSUS-CHRIST. Cette charité est un amour d'amitié. Or " l'amour d'amitié — dit S. Thomas — veut le bien de son ami. Donc plus il est intense dans un cœur, plus il se porte de tout son poids à combattre tout ce qui s'oppose à ce bien,

tout ce qui tendrait à l'amoindrir" (1 p. q. 28 a. 2.). S'il ne peut empêcher qu'on l'offense et l'outrage, au moins s'efforce-t-il de compatir et de consoler. Mais si lui-même a failli, combien vif est son repentir, son désir de réparation.

Appliquons cette doctrine à la charité qui nous unit au divin Sauveur par des liens si étroits, et demandons-nous dans l'intime de notre âme quelle pénitence digne de Lui, quelles œuvres satisfaites nous lui avons offertes dans le passé, et ce que nous devons faire à l'avenir.

III

L'intelligence de la dévotion au Sacré-Cœur nous éclairera sur ce point. Il est manifeste que l'une des principales fins pour lesquelles JÉSUS-CHRIST a révélé cette dévotion salutaire est de promouvoir le culte de réparation :

"La fin première (de cette dévotion), dit le P. J.-B. Terrien, est la divine charité dont le Cœur de JÉSUS possède la plénitude et qu'il veut imprimer dans le cœur des fidèles Mais au culte de réparation sa place d'honneur parmi les exercices et les actes de cette divine charité dont il est est une nécessaire dépendance." (1)

Le P. de Gallifet, qui a si bien écrit de la dévotion au Sacré-Cœur (2), dit à son tour :

"C'est un exercice dont la fin est d'aimer et honorer ce Sacré-Cœur, et en particulier de lui faire réparation des outrages qu'il reçoit dans son amour."

Et Léon XIII écrivait le 28 juin 1889 :

"Une fin principale de cette dévotion, c'est d'expier par nos hommages d'adoration, de piété et d'amour le crime d'ingratitude si commun parmi les hommes et d'apaiser la colère de Dieu par le Très Sacré-Cœur de JÉSUS."

Mais pourquoi tous ces témoignages quand nous avons l'intention du Sauveur clairement exprimée dans les révélations faites à la bienheureuse Marguerite-Marie. Une fois entre autres que le Saint Sacrement était exposé, Notre Sei-

(1) La dévotion au S. C. de J., L. III, ch. 3.

(2) De l'Excellence de la dévotion au S. C. de J.

gneur lui apparut " tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils " et lui découvrit son Cœur :

" Ce fut alors—continue-t-elle—qu'Il me découvrit les merveilles de son pur amour, et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude. " Ce qui m'est beaucoup plus sensible, me dit-il, que tout ce que j'ai souffert en ma passion ; d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux..... *Mais, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu pourras en être capable.*" (Vie et Œuvres, t. II.)

Une autre fois Notre-Seigneur apparaissant à la Bienheureuse lui montra son Cœur et se plaignit vivement de l'ingratitude des hommes, spécialement des sacrilèges, froideurs et mépris dont il était l'objet dans l'Eucharistie :

" C'est pour cela, ajouta-t-il, que je te demande que le premier vendredi de l'Octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels." (Ibid.)

Le P. Terrien fait remarquer que le culte de réparation est si passionnément désiré du divin Maître qu'il l'a réclamé très souvent dans ses nombreuses apparitions à l'apôtre du Sacré-Cœur, et toujours d'une manière très touchante. Tantôt il se présente devant elle sous la forme de l'*Ecce homo*, chargé d'une lourde croix, sanglant, couvert de plaies, et criant d'une voix lamentable : " N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi et qui veuille prendre part à ma douleur, dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent surtout à présent ? " Tantôt il lui montre " son cœur amoureux tout déchiré et transpercé de coups : " Voilà, dit-il, les blessures que je reçois de mon peuple choisi, que j'avais destiné pour apaiser ma justice et il me persécute secrètement ! " Tantôt elle entend une voix qui lui dit : " *Je te veux donner mon Cœur ; mais auparavant il faut que tu te rendes victime d'immolation, pour que, avec son entremise, tu détournes les châtiements que la justice de mon Père veut exercer.*"

IV

Ce qui n'est pas moins remarquable que tous ces appels du Sauveur à la réparation, c'est qu'il a voulu en même temps en enseigner lui-même la pratique. Il a spécifié certains actes comme lui étant très agréables et très efficaces. Ce sont principalement l'*amende honorable*, la *communion réparatrice*, la *Messe et la visite réparatrices*, et l'*Heure sainte*. De plus, Il a fait connaître à la Bienheureuse la manière de les pratiquer.

Il ne faudrait pas penser, toutefois, que Notre-Seigneur a voulu proscrire les autres manières de satisfaire déjà en usage dans l'Eglise et dont les principales sont, outre la prière, l'aumône, le jeûne et les autres mortifications corporelles. Non. Ces œuvres sont aussi toutes belles à ses yeux. Mais nous devons croire que JÉSUS-CHRIST, en multipliant les moyens de réparer, s'est proposé de rendre plus accessible à la masse des fidèles le culte de la réparation et ainsi de le généraliser dans l'Eglise.

Qu'il ait recommandé certaines pratiques de préférence à d'autres, c'est que sa divine Providence les a jugées plus appropriées aux besoins de nos temps pour lesquels il les a réservées et qu'il leur attribue une efficacité particulière.

Cette pensée devrait stimuler notre zèle et nous les faire embrasser avec ardeur. Nous n'avons pas aujourd'hui à les exposer dans le détail. Elles sont d'ailleurs assez connues des membres de l'Apostolat de la Prière qui les a fait siennes, surtout la communion réparatrice, hebdomadaire et mensuelle, ainsi que l'Heure sainte, pratiques enrichies par les Papes de nombreuses indulgences. C'est ainsi que l'Apostolat de la Prière a contribué pour une bonne part au grand mouvement de réparation qui dans la dernière moitié de ce siècle a suivi par le monde le développement merveilleux de la dévotion au Sacré-Cœur.

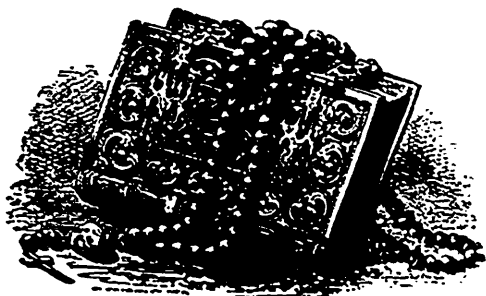
Répondant aux vifs et pressants appels du divin Maître, entrons donc nous aussi dans ce saint et salutaire mouve-

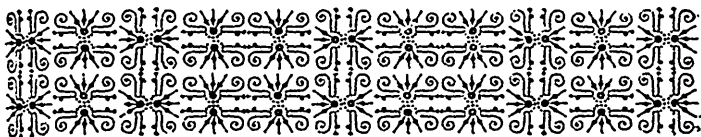
ment. Faisons preuve d'amour envers JÉSUS-CHRIST en offrant à son divin Cœur notre part des hommages de réparation qu'il attend de ses amis fidèles. "L'œuvre de la réparation est une œuvre divine destinée à sauver le monde."

Prière quotidienne durant ce mois :

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel. Je vous les offre, en particulier, afin de réparer selon l'étendue de mon pouvoir la profonde ingratitude des hommes pour vos bienfaits.

Résolution apostolique : Se vouer aux œuvres de réparation.





VIE ABRÉGÉE

DE LA

BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

PUBLIÉE PAR LE MONASTÈRE DE PARAY-LE-MONIAL.



A piété catholique se plaisant à nommer la Bienheureuse Marguerite-Marie l'*Apôtre du Sacré-Cœur*, il semble qu'une *Vie abrégée* de cette fidèle servante de Dieu soit appelée à faire du bien aux fidèles, en un temps où la dévotion au Cœur de JÉSUS prend chaque jour de nouveaux accroissements et où les âmes se tournent comme instinctivement vers ce divin Cœur pour en attendre le salut du monde.

Marguerite Alacoque naquit au territoire de Verosvres en Charolais (où son père était notaire royal), le 22 juillet 1647, et fut baptisée le 25 du même mois. Elle eut pour parrain son oncle paternel, curé de la paroisse, et pour marraine, haute et puissante dame Marguerite de Saint-Amour, mariée à messire de Fautrières-Corcheval, Seigneur de Verosvres.

La grâce s'établit en souveraine dans l'âme de cette enfant prédestinée. Toute jeune encore, elle avait déjà sa conversation dans le ciel, où était son trésor, et par conséquent, où vivait son cœur.

À l'âge de quatre ans, Marguerite fut demandée par sa noble marraine, qui voulut la garder quelque temps auprès d'elle dans son château de Corcheval. Le luxe et les plaisirs du grand monde ne ternirent en rien l'éclat de son innocence, pas plus que les mauvais exemples et le dangereux contact d'une servante peu chrétienne, à laquelle l'enfant avait été confiée; car Marguerite, devinant que le bon Dieu n'habitait pas dans le cœur de cette personne, fuyait constamment sa compagnie, pour rechercher celle d'une autre femme du château, qui cachait une vraie vertu sous des dehors rudes et nullement propres à gagner l'affection des enfants.

La plus douce joie de Marguerite était d'aller prier dans la chapelle du manoir. Lorsqu'elle y était, le plus près possible du tabernacle, on lui dit un petit ange; de fait, cette élue de Dieu était déjà la sœur des

anges ; aussi bien, rêvait-elle de leur ressembler en pureté. C'est pourquoi, cédant aux attrait de l'Esprit-Saint, elle répétait continuellement, sans même comprendre ce qu'elle disait : " O mon Dieu ! je vous consacre ma pureté ! je vous fais vœu de perpétuelle chasteté ! "



Chapelle du château de Corcheval où elle fait vœu de chasteté.

Une fois surtout, elle prononça ces paroles entre les deux élévations de la messe. Ainsi, le Seigneur Jésus la prévenait-il des bénédictions de sa douceur, et déjà se montrait-il jaloux de la marquer de son sceau divin.

Ce qu'elle avait été à Corcheval, Marguerite le fut à Verosvres. La sainte enfant était

loin de désirer paraître, ni de chercher à se faire voir. Au contraire, son ambition eût été de se cacher à tous les regards pour mieux jouir de son Dieu. Elle ne connaissait pas d'autres divertissements que d'aller s'enfoncer en quelque bois solitaire pour y prolonger sa prière et son intime entretien avec Notre-Seigneur. Là, elle était bien, et si elle avait pu être certaine de n'y rencontrer jamais personne, elle se fût volontiers faite ermite en ces belles et tranquilles forêts de la Bourgogne, imitant ainsi, sans le savoir, les ardentes aspirations d'une sainte Thérèse qui, dans un âge aussi tendre, désirait passionnément souffrir le martyr chez les Maures. Sans sortir de sa patrie, et sans verser son sang pour Dieu, Marguerite sut trouver le secret de vivre en perpétuel holocauste, et les prémices de ces mortifications corporelles annonçaient déjà la soif de souffrances qui dévorerait un jour son âme.

D'ailleurs la croix ne tarda pas à se planter elle-même dans ce cœur généreux. Les épreuves de Marguerite commencèrent par la mort de son père. Mise alors en pension chez les Clarisses de Charolles, elle y fit sa première communion aux environs de neuf ans. Aimée de ses maîtresses et de ses compagnes, elle eût bientôt cédé aux innocents entraînements des plaisirs de son âge, si la Providence n'avait pris soin de répandre tant d'amertume sur ces plaisirs mêmes, que la pauvre enfant comprit la leçon muette et vit qu'il ne fallait s'appuyer sur aucune chose en ce monde, parce que, hors de Dieu, tout n'est rien et n'apporte rien à l'âme.

Elle en était là, lorsqu'une maladie étrange s'empara d'elle et la mûrit encore plus au moral, tandis qu'elle réduisait son corps à toute extrémité. Retirée du couvent, elle languit quatre années entières dans des souffrances inexplicables, qu'aucun remède ne parvenait à soulager. Il fallut que le ciel intervint. Un jour Marguerite fit vœu d'être religieuse et de devenir fille de la Sainte-Vierge en quelque ordre réformé, si elle guérissait. La Mère des miséricordes n'attendait que cela pour consoler son enfant affligé : aussitôt elle lui rendit la santé.



La sainte Vierge la guérit dans sa jeunesse.

Revenue à la vie, Marguerite n'eût pas craint de suivre le penchant naturel de son humeur aimable et de se récréer joyeusement selon le monde. Elle eût elle-même qu'à cette époque, elle prit goût à se parer et à se divertir le plus qu'elle pouvait. Mais comme Notre-Seigneur sut bien l'arrêter sur le bord

de ce glissant précipice ! Depuis la mort de son mari, madame Alacoque, dépouillée de son autorité dans sa propre maison, subissait une véritable servitude. Sa fille dut la partager. Toutes deux se voyaient soumises aux caprices de trois personnes réunies dont elles dépendaient si absolument, qu'il leur était inutile même de songer à rien faire sans leur triple permission. Cette situation était un martyre de tous les jours, et pour Marguerite, une occasion peu commune de faire l'apprentissage et le noviciat du renoncement. Ce qui lui coûtait le plus, dans cet état voisin de la mendicité où elle était alors, c'était d'être dépourvue de tout pour soigner sa mère en ses fréquentes maladies. Une fois entre autres, elle se sentit abreuvée d'angoisses, voyant cette bonne mère souffrir cruellement d'un grave érysipèle à la tête, personne ne voulait approcher d'elle ni panser sa plaie. Sans "onguent que ceux de la divine Providence," sa bienheureuse fille se chargea elle-même de l'opération, et, sa confiance en Dieu fut tellement bénie, qu'en peu de jours, le dangereux mal fut parfaitement guéri.

Ses propres souffrances faisant mesurer à Marguerite l'étendue de celles des pauvres, elle devint, à cette époque, leur consolatrice et leur sœur de charité. Se fatiguer à les servir, c'était son repos. Laver et baiser leurs plaies, c'était sa joie ; car, derrière ces pauvres créatures,

proie de la misère, elle voyait JÉSUS-CHRIST son sauveur et son Dieu, et, pour le contenter, que n'eût-elle point fait ? Pour son amour encore, elle se constitua la mère et l'institutrice de quantité de petits enfants pauvres, et avec quelle sainte ardeur s'acquittait-elle de cette laborieuse tâche ! Elle parcourait le village et savait si bien attirer à sa suite ses chers protégés, qu'au bout de peu de temps, il se forma autour d'elle un innocent bataillon, qu'elle ne venait pas toujours facilement à bout d'abriter quand arrivait l'heure de la leçon de catéchisme. Un jour Marguerite était environnée de tout ce petit peuple, lorsque son frère Chrysostôme, la surprenant, lui dit : "Ma sœur, vous voulez donc devenir maîtresse d'école ? — Pardonnez-moi, mon frère, répliqua-t-elle, mais ces pauvres enfants seront peut-être sans instruction, si je n'en prends le soin." Plus souvent, c'était l'une ou l'autre des trois personnes citées précédemment qui interrompait Marguerite dans son petit apostolat ; alors les choses ne se passaient pas si doucement, car, sur-le-champ, maîtresse et élèves étaient impitoyablement chassés de la chambre où ils s'étaient réfugiés.

Il y avait longtemps déjà que Notre-Seigneur pressait Marguerite de se rendre à la voix mystérieuse de son amour l'appelant au cloître. Elle lui promettait chaque jour d'y répondre bientôt, mais les semaines et les mois passaient, et la pauvre brebis du Seigneur s'enlaçait de plus en plus dans les liens de la famille et dans les épines du monde. Des partis flatteurs se présentaient. On voulait que Marguerite les acceptât. Qui donc la délivrerait de ces entraves ?

Notre-Seigneur ne lui ménageait pas les avertissements, multipliant ses divines caresses ou ses sévères reproches. Plusieurs fois, il daigna se montrer à elle sous la figure de l'*Ecce Homo* et dans l'état où l'avait mis la flagellation, lui reprochant ses longues résistances à la grâce. Dans ces moments, le cœur de Marguerite semblait d'abord vaincu, puis le combat s'engageait de nouveau et toujours elle hésitait. . . ; mais Notre-Seigneur usa d'une si miséricordieuse et divine persévérance dans la poursuite de cette âme qu'il avait choisie, qu'enfin il en demeura l'unique vainqueur. Ce fut un jour, après la sainte communion, qu'il triompha des retards de sa servante, lui disant : "Si tu m'es fidèle et me suis, je t'apprendrai à me connaître et me manifesterai à toi."

A partir de cette époque, le crucifix devint le Maître préféré de la Bienheureuse. C'est à cette école sacrée qu'elle retrempa son âme pour les heures solennelles de ses dernières luttes dans le monde. Lorsqu'elle se sentait brisée par la douleur, elle allait demander la force à Celui qui ne blesse que pour guérir, et, se jetant aux pieds de son Seigneur crucifié, elle lui disait : "O mon cher Sauveur, que je serais heureuse, si vous imprimiez en moi votre image souffrante"

et il lui répondait : "C'est ce que je prétends, pourvu que tu ne me résistes pas et que tu y contribues de ton côté..." De telles aspirations vers la douleur et la souffrance ne suffiraient-elles pas pour révéler l'âme d'une sainte ! quelle prière que celle-là ! Au reste, depuis



Marguerite fait sa belle prière au crucifix :
"O mon cher sauveur....."

bien des années déjà, Marguerite s'essayait à reproduire en elle quelques-uns des traits de son JÉSUS blessé d'amour pour les hommes ; elle vivait d'austérités plus que de toute autre chose et le seul récit des peines qu'elle infligeait à son corps est capable (même à deux siècles de distance) de faire trembler les plus mâles courages. Le sien,

soutenu de la grâce de Dieu, ne faiblit pas dans les derniers assauts qu'il lui fallut subir avant de mettre une éternelle barrière entre le monde et son cœur.

La très-sainte Vierge lui vint puisamment en aide et ce fut sous sa protection bénie que Marguerite eut l'assurance d'entrer, malgré tout, dans une maison de Sainte-Marie. On lui avait proposé plusieurs monastères ; mais il lui semblait que son divin Maître ne la voulait dans aucun de ceux-là. Enfin, on lui nomma Paray et alors, selon sa propre expression, son cœur se dilata de joie. Ce sentiment de certitude de la volonté de Dieu ne tarda pas à être doucement confirmé dans l'âme de la jeune aspirante, car, venant pour la première fois se présenter au parloir, elle entendit distinctement cette parole intérieure : "C'est ici que je te veux !" Elle en fut si ravie qu'elle mit promptement ordre à ses affaires et revint bientôt faire son entrée définitive au lieu de son repos, qu'elle nommait si aimablement "le cher Paray !"

C'était le 20 juin 1671. Marguerite était alors dans sa vingt-quatrième année. Au moment de franchir le seuil de la clôture, une suprême lutte fut livrée à son cœur. C'était, dit-elle, comme si son esprit allait se séparer de son corps. Mais son Dieu l'attendait derrière les grilles pour l'inonder de consolation. Bientôt, la porte s'ouvre, Marguerite entre dans la maison du Seigneur, elle sent qu'il daigne rompre le "sac de sa captivité" et la revêtir d'un "manteau de biesse." Elle était pour jamais à son vainqueur bien-aimé !

Le monastère de Paray-le-Monial, fondé en 1826 par celui de Lyon en Bellecour, avait alors pour supérieure la mère Marguerite-Hiéronyme Hersant, professe du premier de Paris. La maîtresse des novices était la vénérée sœur Anne-Françoise Thouvant, la première des religieuses reçues au couvent de Paray lors de sa fondation. Toutes deux, âmes d'expérience et de sainteté, ces bonnes mères accueillirent la jeune Marguerite comme un riche présent du ciel à leur communauté. Reconnaisant en elle une fille de choix, dont la vertu était déjà à toute épreuve, elle la traitèrent ainsi que l'on traite les amis de Dieu, ne lui épargnant ni rebuts ni contradictions. Une des premières paroles de la directrice à sa bienheureuse postulante est demeurée célèbre. Toute brûlante du désir de savoir faire oraison (science qu'elle croyait ignorer), sœur Marguerite conjura sa maîtresse de la lui enseigner. Pour unique réponse, la sœur Anne-Françoise lui répondit : " Allez vous mettre devant Notre-Seigneur comme une toile d'attente devant un peintre ! " Elle obéit : aussitôt Notre-Seigneur se rendit le Maître divin de cette docile disciple et sur la toile très pure de cette âme de prédilection, sa main sacrée commença dès lors à peindre son adorable ressemblance, donnant en même temps à Marguerite un aperçu de ses desseins de crucifixion sur elle.

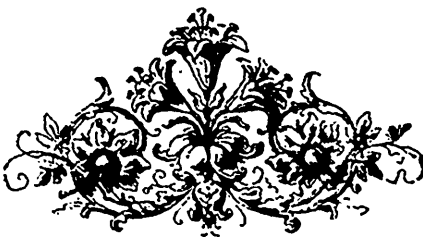
Environ deux mois après son entrée au monastère, c'est-à-dire le 25 août 1671 en la fête de saint Louis, roi de France, Marguerite revêtait le saint habit de l'ordre de la Visitation. Avec le voile de novice, elle recevait le nom de Marguerite-Marie. En ce jour-là, Notre-Seigneur lui fut prodigue de ses consolations, lui disant que c'était le temps de ses divines fiançailles, et lui promettant que ces célestes douceurs seraient son partage durant tout son noviciat. L'amour généreux de la novice s'en alarma d'abord. N'aurait-elle donc jamais rien à souffrir pour Celui qu'elle aimait tant?... Mais bientôt elle reconnut que, dans les choses de Dieu, la croix n'est pas incompatible avec les joies de l'esprit, ce qui la rassura. En effet, comblée de grâces extraordinaires de la part du Sauveur, sœur Marguerite-Marie devint, du même coup, l'objet d'une conduite très sévère de la part des supérieures. voulant se convaincre si l'esprit qui l'animait était bon ou suspect, on la retirait à tout propos des exercices spirituels, mortifiant surtout son grand attrait pour la contemplation et l'envoyant balayer au lieu de faire oraison. Humble et souriante, la fervente novice s'en allait alors à ses modestes et laborieuses fonctions et jouissant partout de la présence de son Dieu, elle prenait plaisir à chanter ce naïf couplet, qu'elle avait composé :

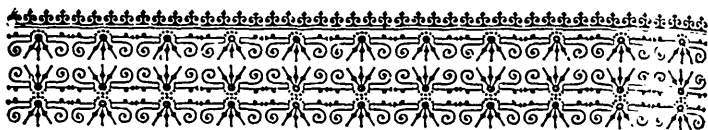
Plus on contredit mon amour,
Plus cet unique Bien m'enflamme,
Que l'on m'afflige nuit et jour,
On ne peut l'ôter à mon âme.
Plus je souffrirai de douleur,
Plus il m'unira à son cœur.

La communauté, quoique très édifiée de la constante vertu de cette jeune sœur, ne laissait pas de se demander si sa place était bien marquée à la Visitation, où les saints Fondateurs ne voulaient rien d'extraordinaire. Un retard fut jugé nécessaire dans sa réception définitive et sœur Marguerite-Marie eut la douleur de voir sa profession ajournée. "Hélas ! disait-elle à Notre-Seigneur, vous serez donc la cause que l'on me renverra ?" et ce divin Maître lui répondait : "Dis à ta supérieure qu'il n'y a rien à craindre pour te recevoir, que je répons pour toi et que si elle me trouve solvable, je serai ta caution." La mère de Saumaise (car c'est elle qui gouvernait le monastère de Paray en 1672) exigea pour preuve de cette divine caution que Notre-Seigneur rendit sœur Marguerite-Marie utile à la religion. Notre-Seigneur le promit à sa bienheureuse servante, ajoutant que ce serait d'une manière qui n'était encore connue que de lui. Les supérieures tranquillisées de ce côté, la profession de la novice fut fixée au 6 novembre.

Or, il y avait au monastère une ânesse et un ânon. La maîtresse avait dit aux sœurs du noviciat de veiller à ce que ces animaux ne fissent point de dégâts dans le jardin potager. Sœur Marguerite-Marie pensa que sa retraite de profession ne la dispensait pas de cette obéissance, en sorte qu'elle employait toutes ses heures libres à courir après l'ânesse et l'ânon. Mais quel dédommagement lui réservait son Époux divin ! Là, sous ce modeste bosquet de noisetiers où elle se tenait, il lui apparaissait et s'entretenait avec elle. C'est aussi en ce lieu qu'il daigna lui révéler les mystères d'amour et de souffrance de sa Passion. Aussi la Bienheureuse disait-elle que ce bosquet était un "endroit de grâce pour elle."

(A suivre.)





LES ORIGINES

DE LA

Dévotion au Cœur de Jésus au Canada

(Suite et fin)

LA CHAPELLE ACTUELLE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS AU MONASTÈRE DES URSULINES.



On se rappelle que la primitive chapelle du couvent cessa en 1724 de servir au culte. Depuis cette date on n'y a jamais dit la messe. Sous le nom d'*Oratoire du Sacré-Cœur*, ce modeste sanctuaire est devenu un lieu de recueillement et de prière. Devant la porte de cette chapelle, on a conservé dans toute sa rude simplicité la partie de la dalle en larges pierres plates qui termine le long corridor de l'aile Saint-Augustin, et qui remonte, sans altération, à l'origine du monastère. Dans un cabinet placé à l'intérieur on a réuni quelques reliques historiques des anciens jours, et deux armoiries ménagées dans l'épaisseur de la muraille servent de dépôt pour une partie des archives.

La nouvelle église publique, avec la chapelle du Sacré-Cœur faisant saillie sur la rue Donnacona, avait été projetée depuis plusieurs années.

On avait commencé, dès 1711, à amasser l'argent et les matériaux requis pour son érection. Renonçant au premier plan de bâtir l'église sur le même emplacement que celle détruite par l'incendie de 1686, on trouva préférable le site actuel. Des travaux de construction furent commencés en 1715 pour ne finir qu'en 1723, tant on craignait de s'endetter pour ce nouvel édifice, après avoir subi deux fois les ravages de l'incendie et une diminution notable dans les revenus du monastère.

“Avant de reprendre les travaux (commencés par la Mère des Anges), nous habillâmes un petit Sauvage en l'honneur de l'Enfant-Jésus, et nous lui fîmes poser la première pierre au nom de saint Joseph. Ensuite, chacune se donna de toutes ses forces à l'avancement de cette église commencée depuis si longtemps. Nous allions nous-mêmes aider à servir les maçons, aux heures où ils allaient prendre leurs repas. Nous nous hâtions alors de charger les échafauds. La Mère Supérieure se mettait en tête de la troupe, et toutes les autres suivaient avec un courage admirable. Aussi, grâce à Dieu, tout allait comme une bénédiction. Les maçons étaient-ils servis, chacune retournait à son ouvrage : les unes doraient, les autres travaillaient à l'aiguille ; celles-ci brodaient sur écorce ou s'occupaient de tapisserie, celles-là faisaient des fleurs artificielles ; le tout pour grossir les profits communs et aider à payer les ouvriers.” (1)

Ce fut seulement le 7 juillet que “la première pierre de l'autel” (2) fut bénite par le P. de la Chasse, supérieur du Collège de Québec et des Missions du Canada, et posée par M. de Saint-Crespin, conseiller au Conseil Souverain.

La veille de l'Assomption, Mgr de Saint-Valier vint faire la bénédiction de la nouvelle église. Une nombreuse procession, comprenant le clergé et les notables de la ville, se rendit de la Cathédrale au Couvent, au son des cloches et au chant des Litanies des Saints. (3)

Il y eut également fête le jour de l'Assomption, et le lendemain, qui se trouvait le second dimanche d'août, jour auquel Mgr de St. Valier avait fixé définitivement la fête

(1) *Les Ursulines de Québec*, tome II, p. 131.

(2) Il ne s'agit pas ici, évidemment, de la pierre du sacrifice, dont la consécration est réservée aux seuls Evêques, mais de la pierre fondamentale de l'autel qui est en maçonnerie.

(3) L'érection de la chapelle du Sacré-Cœur attenante à l'église du couvent est due à l'inspiration de Monseigneur de Saint-Valier, zéléateur fervent de la dévotion au Cœur de Jésus. Déjà, en 1714, il dédiait au Sacré-Cœur la chapelle du Monastère des Ursulines, aux Trois-Rivières, dont il était le fondateur. L'inscription suivante, gravée sur une pierre de la façade de l'antique chapelle récemment démolie en fait foi :

“ Sous le pontificat de Clément XI. sous le règne de Louis XIV, le 21^e jour du mois de juillet, l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Jean-Baptiste de la Croix deuxième évêque de Québec, a posé la première pierre de l'église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.”

des Saintes Reliques. (1) L'évêque, alors âgé de 72 ans, y officia pontificalement.

Après ce triduum solennel, il fallut reporter le Saint Sacrement à la petite chapelle, "y ayant encore, dit l'annaliste, beaucoup à faire dans notre nouvelle église." Ce fut seulement le 19 mars, fête de Saint-Joseph, titulaire de l'église, que l'on commença à y faire régulièrement le service divin.

Pour construire la chapelle, vu la rareté du numéraire, on avait accepté l'argent de certaines dettes en "chaloupées de pierres," et en "chargés de madriers et de planches," venues même de la part de M. le Gouverneur de Montréal.

L'architecte de la chapelle s'appelait La Joue, le sculpteur de l'autel et des ornements qui décorent le sanctuaire. Le Vasseur, l'entrepreneur-menuisier et charpentier, Belleville, et l'entrepreneur-maçon, dont la note devait être la plus lourde à solder, le sieur Gratis. (2)

Quant aux ouvriers, rien de plus pittoresque que la variété de leurs noms, évidemment des sobriquets destinés

Aux Tanguay futurs à préparer des tortures.

On y trouve entr'autres *La Douceur, La Bonté, L' Oyseau, La Musique, La Vallée, La Tulippe, La Jeunesse*. "Si ces noms, dit l'histoire des Ursulines, sont caractéristiques, les ouvriers de la modeste église sembleraient avoir été choisis, presque avec autant de soin que les matériaux du temple de Solomon." (3)

La chapelle du Sacré-Cœur, si riche en souvenirs historiques, l'est également en reliques insignes et en tableaux

(1) La fête des Saintes Reliques, déjà célébrée au monastère en 1682, le premier dimanche de septembre, fut transférée au second dimanche d'août, par lettres patentes de Mgr de Saint-Valier, en 1700. C'est un autre bi-centenaire à célébrer avec celui de la fête du Sacré-Cœur. Cet acte épiscopal fut provoqué par la reconnaissance officielle des reliques que fit le Prélat, après qu'elles eussent été remises dans leurs châsses "dont elles avaient été ôtées de crainte des Anglais."

(2) Ce nom n'est pas une plaisanterie.

(3) *Les Ursulines de Québec*, tome II, p. 135.

de prix. L'architecture et l'ornementation sont dans le style élégant, mais un peu surchargé de l'époque, dit "de Louis XV."

Quant à la sculpture en bois, elle révèle tout l'art caractéristique de la vieille cité de Québec dû à l'initiative féconde du premier évêque du pays (1) et noblement perpétué par des artistes de renom. La dorure, qui remonte jusqu'à deux siècles, n'a guère perdu de son éclat.

L'autel, qui est manifestement plus ancien que celui de l'église, remonte probablement à l'époque même de l'institution de la fête. On y mit, sur le panneau au-dessus du tabernacle, en relief artistement ciselé, le Sacré-Cœur couronné d'épines et entouré de lys.

Au reste, tout parle du Sacré-Cœur dans cette chapelle qui lui est spécialement consacrée : le gracieux cartouche soutenu par deux anges, qui domine la corniche, et sur lequel le Cœur divin est surmonté de la croix, couronné d'épines et flanqué des instruments de la Passion ; le médaillon interrompant la frise et sur lequel on lit en caractères antiques le titre : AVTEL, DV SACRÉ CŒVR.

Le tableau principal au-dessus de l'autel représente l'apparition du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie. Cette toile, fort appréciée des artistes, est du pinceau d'un des élèves de Lebrun, sinon du maître lui-même. Elle est, par conséquent, une des premières œuvres que la peinture ait consacrées au culte du Sacré-Cœur. En effet, le grand peintre de la Cour de Louis XIV étant mort en 1690, la même année que la Bienheureuse, ce tableau doit être à peu près contemporain de celle-ci. La grande toile à droite représente Notre-Seigneur prêchant. C'est un original de Philippe de Champaigne, dont on peut voir un autre tableau beaucoup plus considérable dans l'église. Quant à la sainte face du Christ qu'on voit du côté de l'Évangile, ce n'est

(1) On sait que Mgr de Laval fonda à Saint-Joachim une école industrielle, dont les maîtres ont laissé des œuvres d'une rare perfection, entr'autres, le retable de la chapelle intérieure du Séminaire de Québec.

pas celle qui a été miraculeusement empreinte sur le mouchoir de sainte Véronique, mais une copie de la *vera effigies*, du "vrai portrait" que la tridition attribue à saint Luc, et que Notre Seigneur aurait envoyé, avec une lettre autographe, à Abgar, roi d'Edesse.

Les deux petites statues qui surmontent le retable de l'autel, sont celles des deux patrons de l'institut, sainte Ursule et saint Augustin. A cette époque, la fondatrice, sainte Angèle, n'avait pas encore été canonisée.

Le devant d'autel, qui est du dix-septième siècle est d'une grande richesse et d'un travail inimitable.

Mais le trésor le plus précieux de ce sanctuaire déjà si orné, ce sont les reliques des Saints.

Le couvent, dès son origine, fut doté de reliques insignes, dues à la générosité de Dom Claude Martin, fils de la vénérable fondatrice, des Pères Jésuites et de plusieurs communautés de France. Pour les honorer dignement, on avait construit une chapelle qui a toujours porté le nom de "chapelle des saints." C'est là qu'on se rendait aux heures d'épreuve pour implorer l'assistance des amis de Dieu.

C'est là, devant l'image de Notre-Dame du Grand Pouvoir et les saintes reliques que, depuis 1734, brûle constamment la lampe votive de Marie-Madeleine de Sainte-Agathe de Repentigny, cette "lampe qui ne s'éteint jamais." symbole de la charité constante des vierges sages.

Là encore, avant d'affronter les périls de l'Océan, les de Saint-Valier et les Plessis venaient célébrer leur dernière messe, le jour du départ.

Le sanctuaire du Sacré-Cœur possède une part de ces précieux ossements.

De chaque côté de l'autel, dans des reliquaires en bois doré, en forme d'édicule, se trouvent les chefs des saints Martyrs Just et Crescent, obtenus à Rome par le Père Poncet, ami du Père Chaumonot, l'apôtre des Hurons, le même qui lui envoya de Lorette la statue *blanche* de la Madone miraculeuse.

Quant aux petits reliquaires qui ornent le mur, de chaque côté du tableau, on y voit un grand nombre de reliques, surtout celles de saintes vierges, parmi lesquelles une parcelle des ossements de sainte Angèle de Mérici, fondatrice de l'Ordre de sainte Ursule. La Bienheureuse Marguerite-Marie, la confidente du Sacré-Cœur, a, tout naturellement, sa place dans ce sanctuaire. Parmi les reliques des saints on distingue encore celle de saint Denys, don de Madame de Guise, abbesse de Montmartre. Ce nom nous reporte à la sainte Colline et à la Basilique du Vœu National, avec laquelle les Ursulines de Québec, de concert avec leurs Sœurs répandues dans le monde entier, contractèrent naguère une alliance d'adoration eucharistique. La formation d'un *Calendrier perpétuel du Sacré-Cœur* est due à l'initiative des Ursulines de Blois. Les religieuses du Monastère de Québec furent heureuses de s'y associer. L'archevêque de Cyrène, administrateur de l'archidiocèse de Québec, les autorisait, le 10 mars, 1896, à choisir le 13 juillet pour leur jour d'adoration. "Vous avez raison de dire, leur écrivait le Prélat, successeur des Laval et des Saint-Valier, que votre mère Fondatrice va se réjouir du haut du ciel de voir sa communauté affiliée à l'Œuvre du Vœu National de France."

C'est dans cette chapelle vénérable et à cet autel vraiment privilégié, qu'on célèbre chaque année, le glorieux anniversaire du 18 juin, 1700.

Le Saint Sacrement, où vit et palpète d'amour pour nous le Cœur adorable de Jésus, y est solennellement exposé, et les filles de la vénérable Marie de l'Incarnation y viennent avec leurs élèves réchauffer leur ferveur au contact de ce foyer toujours vivant.

Le prêtre qui en la fête du Sacré-Cœur, le matin du 23 juin, 1897, offrait le sacrifice divin à cet antique autel, devait être, ce jour-là même, appelé à la plénitude du sacerdoce. Il devait, sous les auspices du divin Cœur, commencer une carrière apostolique féconde en œuvres et en mérites.

Pendant qu'il célébrait les saints mystères, un télégramme l'attendait à la sacristie, et la dépêche venue de Rome lui annonçait son élévation au siège archiépiscopal de Montréal. Le nouvel archevêque, déjà plein d'amour envers le Sacré-Cœur du bon Pasteur, s'est rappelé avec reconnaissance les circonstances si touchantes de son élection. Il en parle avec émotion dans le beau mandement qui a signalé son entrée dans la charge pastorale. Il en a gravé le souvenir sur ses armes et sur sa croix pastorale.

“ Vous avez déjà appris, mes très-chers frères, dit le nouvel archevêque dans ce document remarquable, mais nous aimons à vous redire les circonstances dans lesquels cet ordre du Ciel (son appel à l'épiscopat) nous a été manifesté. C'est pendant le mois dédié au Sacré-Cœur de JÉSUS que le Souverain Pontife a arrêté son choix : les lettres apostoliques portent la date de la fête du Sacré-Cœur, et la nouvelle nous est arrivée le même jour, 25 juin, dans la vieille cité de Québec, chère à notre âme, à plus d'un titre, au moment où nous célébrions l'auguste sacrifice, dans le pieux sanctuaire des filles de Marie de l'Incarnation, à un autel privilégié, le premier érigé dans notre pays en l'honneur du Sacré-Cœur.”

EPILOGUE



FLEUREUSE coïncidence que celle de la célébration du bi-centenaire de la première fête du Sacré-Cœur au Canada avec le pèlerinage des nations catholiques à Paray-le-Monial. Cette coïncidence ne nous a-t-elle pas été ménagée par l'aimable et sage providence de Celui qui "dispose suavement toutes choses et atteint ses fins" avec une irrésistible efficacité? Le bon Dieu ne veut-il pas qu'à la fin de ce siècle, et à l'aurore du siècle nouveau, il y ait un réveil de foi et de charité dans les âmes chrétiennes? L'appel suprême du Vicaire de JÉSUS-CHRIST l'indique clairement. La voix de ses frères, les évêques des diverses églises, confirme et manifeste l'invitation du successeur de Pierre.

Nulle part, plus que dans notre pays si catholique, les Pasteurs des âmes n'ont adressé à leurs ouailles des exhortations chaleureuses à glorifier le cœur adorable du Roi Jésus.

Témoin, leurs lettres admirables pour encourager le mouvement des pèlerins vers le foyer de la dévotion au Sacré-Cœur. Témoin, le magistral document adressé par le successeur des Laval et des Saint-Valier, le docte et pieux archevêque de Québec, aux Ursulines de sa ville, gardiennes fidèles du premier sanctuaire du Cœur de Jésus dans l'Amérique.

Témoin encore, ces paroles du vénérable évêque de Saint-François, profitant de l'évènement mémorable du bi-cen-

tenaire que nous célébrons pour donner au culte du Sacré-Cœur une impulsion nouvelle et en consacrer la stabilité par un décret officiel.

Les fidèles du Canada ne resteront pas sourds à la voix de leurs premiers Pasteurs. Jamais plus qu'en ce moment solennel où un siècle va succéder au siècle qui disparaît, ils ne se seront ligués pour rendre hommage à Celui qui est de droit, le roi des âmes et le maître de l'univers. Jamais, aussi, plus qu'aujourd'hui, les pécheurs repentants, peuples ou individus, n'auront raison de répéter cette parole d'une âme sainte, vouée à la pénitence pour le salut d'un père coupable : " Nous l'avons percé ce Cœur divin ! mais nous devons le regarder avec autant de confiance que de douleur." (1)

L'ABBÉ LIONEL LINDSAY

Aumônier des Ursulines de Québec.

APPENDICE

LE SAINT CŒUR DE MARIE

LE culte du Saint Cœur de MARIE, dévotion par excellence du Vén. fondateur des Éudistes, avait sans doute pris naissance à l'Hôtel-Dieu, sous l'inspiration du Vén. François de Laval. La première édition de son livre sur la *Dévotion au Saint Cœur de Marie*, est revêtue de l'approbation de plusieurs évêques de France. On y lit une lettre d'approbation de Mgr de Laval, *Evêque de Pétrée, Vicaire Apostolique en tout le Canada*, datée de Paris en 1662 (1)

(1) Paroles de Madame Louise de France, Carmélite de Saint-Denys.

(1. Les lettres patentes de Mgr de St-Valier pour la célébration de la fête du Saint Cœur de MARIE sont datées du 15 novembre 1690. Le mandement officiel publiant la concession de cette fête est inscrit au Registre de l'Archevêché de Québec sans indication d'année, parmi les lettres de l'année 1703. Le quantième du mois y est indiqué (3 juillet).

On a dit du culte du très-saint Cœur de MARIE qu'il est le corollaire de celui du Cœur Sacré de JÉSUS. Aussi la Vénérable Marie de l'Incarnation connut-elle de bonne heure cette salutaire dévotion. A la pratique en l'honneur du Cœur de JÉSUS elle ajoutait celle, aussi pieuse et ardente, en l'honneur du Cœur de MARIE. Voici cette admirable Pratique :

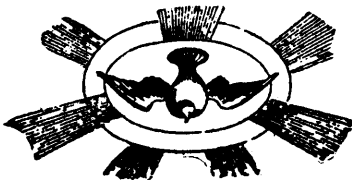
**Pratique de la Vén. Mère Marie de l'Incarnation
en l'honneur du très-saint Cœur de Marie.**

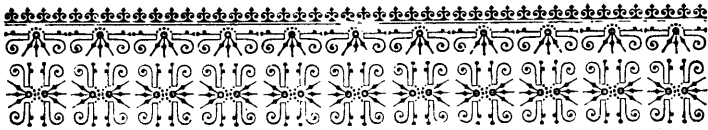
O divin Epoux de mon âme, que vous rendrai-je pour l'excès de votre charité envers moi ? C'est par votre sainte Mère que je veux vous rendre mes actions de grâces. Je vous présente son cœur immaculé comme je présente le vôtre à votre Père. Souffrez que je vous aime par ce cœur qui vous a tant aimé, que je vous offre ce corps qui vous a servi, ce sanctuaire virginal où vous avez habité. Je vous offre, dis-je, cette divine Mère en actions de grâces de tous vos bienfaits sur moi ; je vous l'offre pour l'amendement de ma vie, pour la sanctification de mon âme, et afin qu'il vous plaise me donner la persévérance finale dans votre service et dans votre amour.

(Intentions particulières)

Je vous rends grâces, ô mon divin Epoux, de ce que vous avez choisi cette très-sainte Vierge pour votre Mère, lui donnant les grâces convenables à cette haute dignité, et de ce qu'il vous a plu nous la donner pour Mère. J'adore l'instant sacré de votre incarnation dans son sein très-pur, et tous les divins moments de votre vie voyageuse sur la terre ; je vous rends grâces de l'exemple de vos divines vertus, du mérite de vos travaux et de l'effusion de votre sang. Je ne veux ni vie ni mouvement que par votre vie. Purifiez donc ma vie impure et défectueuse par la pureté et la perfection de votre vie divine, et par la vie sainte de votre Mère immaculée.

Ainsi soit-il.





BIENFAITS DU CHAPELET

Sur les bords de l'Hudson, je fis dernièrement la connaissance d'un vaillant catholique, enfant de la Corse, établi depuis longtemps aux Etats-Unis. Dès qu'il m'eut abordé, il se mit à m'entretenir de MARIE et du Rosaire, et je vis bientôt que ses lèvres parlaient de l'abondance du cœur ; il me dit :

Le Rosaire ! comme je l'aime ! il m'a sauvé deux fois la vie !

La première fois, ce fut en Corse. Avant de m'embarquer pour l'Amérique, je devais faire un assez grand voyage, pour aller dire adieu à ma sœur. Nous n'avions pas alors pour voyager les commodités que nous trouvons ici en Amérique : les trains rapides, les trolley électriques, les câble-cars. Je comptais prendre la diligence ; trop tard, pas de place.

Je commence donc à pied mon long trajet, et, comme on trouve la marche plus facile et le chemin plus court lorsqu'on prie, je me mets à réciter le Rosaire. MARIE répond bientôt par une délicatesse maternelle. Un prêtre vient à passer en voiture :

— Où vas-tu donc, mon enfant, ainsi seul, à cette heure avancée ?

Je réponds naïvement :

— Mais, monsieur le Curé, je vais voir ma sœur."

Le prêtre, souriant de mon ingénuité, me fait monter avec lui. La Sainte Vierge m'avait ainsi épargné une partie de ma fatigue. Après quelque temps de voiture, je fus obligé de quitter le prêtre et de continuer à pied mon chemin. Je repris aussitôt ma chère, ma douce récitation du chapelet.

Il était nuit, les ténèbres s'épaississaient de plus en plus ; seul, au milieu des bois, j'avais au hasard. A ma grande surprise, j'entends le galop d'un cheval : un inconnu me crie :

— N'avance plus ! arrête ! arrête ! tu vas te tuer !"

J'étais, en effet, à deux pas de la mort. Le voyageur descend de cheval me fait prendre sa place, et il conduit lui-même par la bride sa monture devant moi.

— Où allais-tu donc, mon pauvre enfant ?"

Je répondis comme toujours :

— Mais, monsieur, je vais voir ma sœur.

— Un effrayant précipice se trouve là, devant toi ; comme il n'y a pas de parapet sur les bords, si tu avais fait quelques pas de plus, tu roulais dans l'abîme."

Je lui racontai alors que j'avais récité mon chapelet et recommandé mon voyage à **MARIE**.

— Eh bien ! reprit-il, il y a là une intervention surnaturelle. J'étais allé à tel endroit, je ne devais pas retourner ce soir ; soudain, j'ai entendu une voix très distincte qui me disait :

— Ne tarde pas, prends ton cheval, retourne à la maison."

"Mes amis se riaient de moi lorsque j'ai voulu partir ; la voix mystérieuse a été si puissante que malgré tout je me suis mis en route.

Je vois maintenant que la Sainte Vierge m'a envoyé à ta rencontre ; ton chapelet t'a sauvé la vie."

* * *

Le second fait surnaturel que j'ai à vous raconter a eu lieu en Amérique. Un soir, je m'étais couché dans une chambre où brûlait du charbon de bois. Selon mon habitude, j'avais récité mon chapelet, et c'est en murmurant le nom de **MARIE** que je commençais à m'endormir. J'ai conscience d'avoir entendu, alors, cette voix :

— Lève-toi, lève-toi, tu vas périr !"

Je compris vite tout le danger ; si j'étais resté quelques heures de plus, j'étais asphyxié. Or, il n'y avait personne dans la maison. C'était donc la voix de ma bonne Mère. Mon cher Rosaire m'avait une seconde fois sauvé la vie !

Mais ce qui est plus précieux, il m'a sauvé la foi.

J'étais lancé dans une grande entreprise qui réussissait à souhait ; par malheur, tous les autres associés étaient francs-maçons. Un jour, ils vinrent me trouver.

— Nous avons besoin de ton aide, nous apprécions tes services, ton talent ; mais une chose te manque, tu devrais te faire franc-maçon.

— Franc-maçon ! moi ! horreur ! je suis catholique !

— Catholique ! ce n'est pas un obstacle ; que de catholiques sont francs-maçons !

— Non, un vrai catholique n'est pas franc-maçon. S'il y a des catholiques parmi vous, soyez sûrs que ce sont des lâches, des hypocrites, des apostats. Que les lâches soient de votre société, je le veux bien, mais moi, je n'en serai pas !"

Un autre jour, ils revinrent à la charge ; ils m'enferment dans une chambre pendant deux heures pour extorquer mon adhésion à leur infernale société. La Sainte Vierge ne laissa pas faiblir ma foi un seul instant. Je leur dis d'un ton résolu :

— Il y a quarante ans que je suis catholique. Si je suis infidèle à une société à laquelle j'appartiens depuis si longtemps, comment voulez-vous que je sois fidèle à la nouvelle société où j'entrerais seulement aujourd'hui ? Si je joue à **DIEU** un tour si infâme, comment, vous autres, pourrez-vous compter sur moi ? Eh ! quoi ! vous vous fieriez à un lâche, à un apostat !"



MÈRE GAMELIN

Fondatrice de l'Institut des Sœurs de la Charité de la Providence



MÈRE GAMELIN

et les Sœurs de la Providence, à Montréal

(Suite) (1)

L'HEURE d'une transformation providentielle approchait. Doucement Dieu acheminait Madame Gamelin vers un état plus parfait. Tout d'abord elle obtint que Notre-Seigneur habitât sa maison. Dans la chapelle animée de la divine présence, se retrempe la vie surnaturelle : du tabernacle, comme d'une source d'eau vive, jaillissent les vertus fécondes. Des jeunes filles vont venir : elles renoucront à l'argent, à tout espoir d'en posséder, trop heureuses d'être les trésorières de l'aumône ; elles laisseront le foyer et ses joies intimes pour les misères répugnantes des déshérités : la consolation qu'apporte souvent le soulagement des malheureux leur sera même parfois refusée : sous le regard de Dieu, et par obéissance elles accompliront une besogne imposée.

C'est de la France que Monseigneur Bourget attendait ces âmes de choix. Dieu ne les appela pas de si loin : elles vinrent du Canada. L'évêque avait résolu de confier l'humble refuge aux Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul. La Supérieure générale avait agréé la demande ; madame Gamelin consentait à "voir passer en d'autres mains" l'œuvre qu'elle avait fondée et dirigée jusque-là avec tant de sagesse et de dévouement. (2) Tout marchait à souhait. La construction d'un édifice est décidée : la bénédiction de la première pierre a lieu le 10 mai 1842, avec un éclat extraordinaire. Ce sont les Dames de la Providence (3) qui sollicitent et recueillent les sommes nécessaires. Le Père Timon, lazariste, vient à Montréal, et se déclare enchanté de tout ce qui se prépare. Soudain, une lettre arrive ; elle annonce que "la fondation presque simultanée de deux nouvelles maisons en Algérie et à Rome, rendait pour le moment impossible, faute de sujets, l'acceptation de l'asile de Montréal. (4) Les choses sont trop

(1) Voir MESSAGER de juillet et d'août.

(2) *id.*, p. 59. (3) *id.*, p. 60. Les "Dames de la Providence" sont des femmes du monde qui forment une véritable association de charité. Grâce à elles tous les membres de la société entrent en contact. Les religieuses atteignent les riches par l'intermédiaire des dames patronesses, et celles-ci secourent les pauvres par le moyen des religieuses. De tout temps elles ont été les très fidèles auxiliaires des Sœurs de la Providence. (4) *id.*, p. 82.

avancées pour reculer. On ne pouvait attendre la réalisation de cette promesse indéterminée ; le temps pressait et l'on ne devait pas songer à de nouvelles ouvertures à une autre communauté française. "Mgr Bourget résolut de fonder une congrégation de sœurs diocésaines." (1) Le 25 mars 1843, sept novices prennent l'habit des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul dont elles adopteront aussi la règle. M. Prince (2) était le directeur spirituel et madame Gamelin agissait comme supérieure. Le 8 juillet, elle sollicitait pour elle-même la faveur de devenir à son tour une simple novice. Il faut lire dans l'ouvrage (3) le récit de cette vocation. Quelle simplicité de bon aloi et surtout quel accent de vérité ; quelle exacte notion des choses, et toujours l'expression juste, mesurée et si française.

A partir de ce moment, Mgr Bourget montrera à la nouvelle famille religieuse une sollicitude admirable. Il comprendra la grandeur et l'importance de l'œuvre commencée. Sur son ordre, la mère Gamelin fera deux voyages aux Etats-Unis afin d'observer sur place les Filles de Saint-Vincent de Paul, leurs coutumes, leurs pratiques, leurs œuvres, leur esprit ; elle obtiendra même des règles rédigées par ce "bon monsieur Vincent," l'homme le plus grand du grand siècle. Le pieux prélat se préoccupera de la formation des religieuses ; multipliera les visites, les exhortations ; rédigera des lettres de direction sages et précises, les initiera lui-même et avec quel soin minutieux à la méthode d'oraison de saint Ignace. (4) Les sociétés religieuses, il le sait, ne font la gloire et la consolation de l'Eglise qu'à la condition d'être ferventes. Aussi bien sa direction ira-t-elle toujours au principe initial, le renoncement de soi-même puisé dans l'oraison, maintenu par la règle et les vœux, pratiqué par des œuvres en harmonie avec l'esprit et la fin de l'Institut. Le sublime évêque dans ses rapports fréquents avec cette communauté apparaît avec sa foi, sa piété, son zèle persévérant, tel que l'histoire nous représente les grands serviteurs de Dieu.

Pour le nouvel institut, si le fait de sa fondation apparaît providentiel, celui de son prodigieux accroissement l'est peut-être plus encore. En 1851, après sept ans de vie religieuse, mère Gamelin s'éteignait doucement, entourée et vénérée de ses protégés et de ses enfants spirituels. Sans compter la maison-mère, elle laissait sept fondations, comprenant pour la plupart, différentes œuvres. Un mot de la fondatrice nous révèle le sens de ses ambitions. "Je n'ai pas la prétention de croire que nous ferons de grandes choses comme les autres communautés, mais nous ferons le peu que les autres communautés

(1) *id.*, p. 83. (2) Il fut nommé plus tard évêque de Saint-Hyacinthe. (3) *id.*, pp. 88 et suivantes. (4) *id.*, pp. 109, 197, 202. "Il consacra tout le mois de février de cette année à faire à la communauté et au noviciat réunis la série mensuelle des "Exercices" faisant lui-même à haute voix la méditation devant les Sœurs, chaque matin et chaque soir."

ne peuvent faire." (1) En diverses localités, mais à Montréal surtout, s'établissent sur une même place, avec des moyens identiques, des œuvres partout semblables : recevoir les femmes âgées, les "bonnes vieilles," et accueillir aussi comme pensionnaires les personnes désireuses de tranquillité ; élever les orphelines et instruire les fillettes de modeste condition ; accepter la direction de l'école gratuite Saint-Jacques, fondée en 1827 par Mgr Lartigue, et plus tard adjoindre le "Jardin de l'Enfance," donner à tous ces petits garçons une instruction solide et réelle ; (2) visiter à domicile les pauvres et les malades ; secourir les uns, soigner les autres le jour, et la nuit les veiller ; ouvrir un "dépôt" de mendicité où les indigents, les sans-travail, les ouvriers victimes du chômage forcé recevront avec une bonne parole et un sourire accueillant des repas substantiels et en plus de quoi subvenir aux affamés de la maison ; offrir un abri aux servantes, et les placer avec discernement, porter secours enfin aux plus à plaindre des malheureux, les sourdes-muettes et les aliénés.

Que de merveilles en peu de mots ! Ce qu'il faut de bon sens, de patience, d'abnégation pour mener à bonne fin une seule de ces entreprises. Mais si vastes soient-elles, quand surviennent inopinément des malheurs, la charité loin d'être épuisée se retrempe dans l'héroïsme.

Dans une occasion mémorable, mère Gamelin eut la douleur de ne pouvoir personnellement se dévouer : au moins ses religieuses furent à la peine et à l'honneur. C'était en 1847. Les Irlandais dévorés par la famine et le typhus s'entassaient par milliers sur des navires fournis libéralement par la riche Angleterre. Le Canada pris au dépourvu protesta vainement contre cette formidable invasion. Plus de six milles immigrants expirèrent à la Pointe Saint-Charles, malgré d'inépuisables dévouements. On vit au premier rang nos religieuses : sœurs grises, sœurs de l'Hôtel-Dieu et de la Providence ; plusieurs furent atteintes du fléau, quelques-unes jusqu'à la dernière extrémité ; dix moururent, dont trois sœurs de la Providence. "Au milieu de ces dévouées infirmières, Mgr Bourget lui-même, plusieurs de ses chanoines et des prêtres de son évêché, des Sulpiciens, des Jésuites, des prêtres séculiers" (3) rivalisèrent de zèle. Sur la fin, un appel en faveur des orphelins irlandais "enfants décharnés par la faim et couverts de haillons" (4) fut fait par l'évêque. Ces enfants, disait-il, "élevés parmi nous feront cause commune avec nous." (5) Son désir

(1) *Id.*, p. 175

(2) Certain professeur se souvient d'une classe, les éléments latins, où parmi les 55 élèves de sa section, quelques-uns venaient du "Jardin de l'enfance." Ils possédaient déjà une connaissance redoutable des participes. 'Qu'on lui pardonne ce souvenir : qui n'enseignerait qu'à des enfants bien préparés trouverait la tâche singulièrement aimable."

(3) *id.*, p. 216. (4) *id.*, p. 218. (5) *id.*, p. 223.

allait plus loin : il voulait cimenter l'union de deux races catholiques. Il pensait qu'à la sympathie des uns répondrait la reconnaissance des autres. N'était-il pas tout naturel de croire que dans la défense de nos libertés religieuses et nationales nous n'aurions pas de plus fidèles auxiliaires que ces émigrés contraints de fuir la patrie pour se dérober au mépris dont on accablait leur race, et aux injustices prodiguées à l'indomptable fermeté de leurs croyances ? Jusqu'à quel point ces prévisions se sont-elles réalisées ? Nous ne sommes pas en mesure de l'établir, du moins pour le moment.

Quoiqu'il en soit, la part de l'Eglise dans cette épidémie fut, comme toujours, glorieuse ; une fois de plus elle prouva sa mission surnaturelle par la force divine de sa charité. Ce que nous avons lu, nous l'avons vu, pouvaient se dire les hommes de bonne foi ; nous avons contemplé d'humbles religieuses ; elles se réjouissaient d'avoir été choisies, accouraient comme à une fête, accueillèrent avec une joie sereine la maladie ou la mort. Seules demeuraient attristées celles qui avaient brigué la faveur sans pouvoir l'obtenir. Mère Gamelin fut de ces dernières : elle eut la douloureuse mission de désigner celles qu'elle aurait si volontiers suivies ou remplacées. Mais son obéissance devait l'emporter sur son dévouement.

Par l'obéissance, elle avait appris à tout soumettre, ses facultés, ses passions, ses vertus, à mettre au service de Dieu, sa personne toute entière ; par l'obéissance toutes les puissances de son être vont entrer en équilibre : alors mère Gamelin se sentira plus libre pour agir dans la voie indiquée par Dieu. Devenue maîtresse d'elle-même, elle sera plus apte à servir le prochain. Ce n'est pas à dire qu'elle surmonta du premier coup, tous les obstacles intérieurs, ni qu'elle devint absolument sans défauts. Il faut remercier l'auteur de ne l'avoir pas même laissé entendre et de s'être gardée de toute exagération. La simplicité si correcte du récit dénote un vrai sens littéraire ; mais se défier de l'admiration ou de la tendance à idéaliser, ne pas embellir les faits, présenter au contraire, — si menus ou vulgaires qu'ils soient — précisément les détails qui donneront l'idée vraie, exacte, être impartial et de plus capable de saisir et de rendre la réalité, tout cela semble être la qualité première du biographe et cette qualité l'auteur la possède.

« C'est une grande erreur, (1) dit-elle, et une erreur que trop de vies de saints et de chrétiens illustres tendent à entretenir, par la façon exclusivement élogieuse dont elles sont écrites, de croire que ces grandes âmes n'ont fait qu'obéir doucement, et presque passivement à un attrait irrésistible de la grâce, auquel elles cédaient constamment et sans effort. Leur sainteté, qui est certainement le triomphe de la grâce et le chef-d'œuvre du divin auteur de "tout don parfait," est égale-

(1) *id.*, p. 186.

ment le triomphe de leur volonté, correspondant à cette grâce, mais non pas sans lutte, sans résistance, ni même sans défaillance. Ce qui caractérise les saints, c'est qu'ils se relevaient et se reprenaient après chaque chute et chaque infidélité ; c'est que leur propos de perfection n'était pas une simple velléité, comme il arrive pour beaucoup d'âmes élevées, il est vrai, mais faibles, que séduit la beauté de la vertu, mais qui ne trouvent pas dans une foi assez forte, l'impulsion nécessaire à la persévérance dans cette voie longue et raboteuse. Le désir des saints est ferme et constant, et il puise dans une foi vive, que l'humilité et la prière entretiennent, une force que la nature débile et corrompue ne saurait donner. Tout le secret de leur persévérance et de leur progrès est dans cette double parole de l'Apôtre : " Je puis tout en celui qui me fortifie." (1) et " Mon Juste vit de la foi." (2)

Nous avons cité cette page, la plus belle du livre et qui renferme en peu de mots une doctrine ascétique à la fois complète, sûre, élevée, parce qu'elle révèle comment l'auteur a essayé de rendre la physiologie de mère Gamelin.

Donc la fondatrice pourrait avoir des défauts ; de fait elle en a.

Quand elle débutait encore, M^{gr} Lartigue lui reprocha d'être " vive et impatiente." (3) Vingt ans plus tard paraissent des vestiges de ce défaut tant combattu. Mais elle ne laissait pas de lutter. " Elle savait réparer humblement, même auprès de ses inférieures, les fautes qui échappaient à sa vivacité. Ayant un jour fait de la peine à une jeune sœur, elle se jeta à ses genoux pour lui en demander pardon." (4) Même à la veille de sa mort elle gémit encore de " son caractère trop prompt." (5) Comme toutes les natures généreuses " elle est très sensible aux reproches de ses supérieurs " (6) et en même temps il lui faut des efforts pour " oublier les défauts les plus saillants " (7) de ses inférieures. Cependant elle arriva " à force d'efforts répétés et d'une constante vigilance sur elle-même, à maîtriser son humeur et ses saillies par lesquelles se traduisait d'abord la vivacité de son tempérament." (8) Elle finira par n'en garder " que ce qu'il fallait pour activer son zèle." (9) La perfection ne consiste point à n'avoir pas de défauts : elle exige la lutte ; si l'âme remporte la victoire, sa reconnaissance envers Dieu grandit, si elle est vaincue, elle en profite pour s'affermir dans l'humilité. La vivacité qui n'est pas toujours une forme de l'énergie, était une vraie force chez elle : " Sans cesse, l'amour de Dieu l'incitait à gravir ces rudes sentiers qui conduisent à la cime rayonnante que les violents seuls emportent de haute lutte. (10)

(A suivre.)

(1) Philip IV, 13. (2) Hebr., X, 38. (3) *id.*, p. 31. (4) *id.*, p. 175. (5) *id.*, p. 175. (6) *id.*, p. 191. (7) *id.*, p. 175. (8) *id.*, p. 195. (9) *id.*, p. 108. (10) *id.*, p. 188.



Le Général de Charette aux pèlerins canadiens

AU cours d'une réception donnée par les pèlerins canadiens au général de Charette, le 22 juin, au soir, à l'hôtel du Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial, l'illustre commandant catholique a prononcé un discours vibrant dont nous donnons ici le résumé :

“ Ce que vous venez de me dire me touche profondément. Eh ! je vais faire une chose qui me rappelle le bon temps où je pouvais mettre mon épée au service du pape et de la patrie : je vous enrôle, Canadiens, sous la bannière de Castelfidardo et de Patay. Et je le fais avec d'autant plus de bonheur que je me souviens encore de ces huit cents Canadiens qui, jadis, quittèrent leurs foyers et leur beau pays pour venir défendre Pie IX, de glorieuse mémoire. Oui je me souviens d'eux. Et même, permettez-moi ce souvenir, j'avais quelque hésitation à les commander ; car ils parlaient un français tel que je repassais dans ma mémoire deux fois mes commandements avant de les dire, de peur de passer pour ne pas savoir ma langue. Ce n'était pas le français du boulevard qu'ils parlaient, mes zouaves canadiens, mais ce bon vieux français, qui résonnait à mes oreilles comme une harmonie d'antan ; eux, au moins, avait conservé ces vieux mots qu'on oublie trop facilement en France, comme d'ailleurs le reste, tout..... Ceux d'entre vous qui sont venus à mon château ont lu au-dessus de la porte une devise : c'était celle de nos ancêtres, c'est la mienne. Grâce à Dieu ! je suis resté fidèle à la devise de ma famille et “ je n'ai jamais eu peur, ” surtout quand il s'est agi de connaître mon devoir. J'ai reçu beaucoup de grâces du Sacré-Cœur et, laissez-moi vous le dire avec toute ma franchise de soldat, j'ai foi dans le Sacré-Cœur. C'est lui qui nous ramènera, qui nous sauvera ; c'est lui qui arrachera la France à la tyrannie des sans-patrie, si la France a encore assez de vie, assez d'amour, pour tourner ses regards vers ce phare lumineux. Or, messieurs, vous avez été témoins d'une belle démonstration, cette après-midi : c'était la France qui avait convié le monde au petit sanctuaire de la Visitation et c'était elle qui criait, avec l'univers entier : “ Pitié, mon Dieu..... Sauvez Rome et la France. ” En dépit des efforts des Juifs, le Sacré-Cœur triomphera, soyez-en sûrs..... Dieu n'est pas vaincu, il ne l'a jamais été que je sache. Tant que le drapeau des zouaves flottera sur un coin de la France, il y aura une espérance.... ! ”



CANTIQUÉ DES PÈLERINS CANADIENS A PARAY-LE-MONIAL.

Composé par une religieuse canadienne de Londres. (Air : Pitié mon Dieu)

I

Des bords lointains de la Nouvelle France
Du Canada, Maître, nous accourons ;
O Roi des rois : à Vous notre allégeance,
A votre Cœur, oui, nous nous consacrons.
Cœur adorable
Foyer d'Amour,
Le pays de l'érable
i Est à vous sans retour. } *bis.*

II

Peuple debout ! Le Maître vous appelle,
Rallions-nous autour du Sacré-Cœur,
Il faut au monde une sève nouvelle ;
Allons tous boire aux sources du Sauveur.
Cœur adorable
Nous voici tous.
Nous venons Cœur aimable, } *bis.*
Chercher la vie en Vous.

III

Nos maux sont grands, nous sommes bien coupables.
Mais, Vous, mon Dieu, vous êtes toujours Bon ;
Vous avez fait les peuples guérissables,
Il leur suffit de Vous crier : Pardon.
Cœur adorable
Qui nous aimez,
A la terre coupable, } *bis.*
Cœur Divin, pardonnez.

IV

Cœur de JÉSUS, que tous les cœurs soient vôtres ;
Au cher pays, en la France, en tous lieux !
Par votre Amour, unis les uns aux autres,
Nous serons forts et nous serons heureux.
Nous voulons être
A Vous, JÉSUS ;
Prenez nos cœurs, Bon Maître, } *bis.*
Et ne les rendez plus.

V

Daignez bénir notre Chère Patrie,
Tous nos foyers, nos Prêtres, nos Pasteurs ;
Et que toujours, de JÉSUS, de MARIE,
Les Canadiens soient loyaux serviteurs !

Cœur adorable

Gardez toujours,

Au pays de l'érable,
La foi des anciens jours. } *bis.*

LE CHAPELET DU MARTYR

LE 10 mars 1615, fut torturé et mis à mort à Glasgow, en Ecosse, le P. Jean Ogilvie, de la Compagnie de Jésus.

SON crime impardonnable était d'avoir osé dire que le pouvoir spirituel appartenait au Pape, et non au roi, qui était alors Jacques I^{er}.

Sur le chemin de l'échafaud, Ogilvie rencontra un ministre hérétique, qui lui adressa la parole et l'assura de l'intérêt qu'il lui portait. "Mon cher Ogilvie, lui dit-il, comme je vous plains de vous obstiner ainsi à finir par une mort infâme !"

Le Père lui répondit un peu comme un homme qui a peur : " Comme s'il dépendait de moi de mourir ou de ne pas mourir ! Je n'y puis rien ! On m'a déclaré coupable de haute trahison, et c'est pour cela que je meurs.

Trahison ! dit le ministre, il s'agit bien de cela ! Croyez-moi, abjurez le Papisme et le Pape, on vous pardonnera tout et on vous comblera de faveurs.

— Vous vous moquez de moi, dit le Père.

— Non, reprit le ministre, je parle sérieusement et j'ai qualité pour le faire, car l'archevêque (protestant) m'a chargé de vous offrir sa fille en mariage avec la plus belle prébende du diocèse comme dot, si je vous décidais à venir à nous."

Pendant ce dialogue on était arrivé au pied de l'échafaud. Le prédicant conjurait le Père de consentir à vivre.

Le Père répondait qu'il le voulait bien, pourvu que ce fut avec honneur

"Mais, répliquait le ministre, je vous l'ai dit et je vous le répète, vous serez comblé d'honneurs.

— Eh bien ! dit Ogilvie, faites-moi le plaisir de répéter tout haut et devant tous ce que vous venez de me dire.

— Je ne demande pas mieux, dit le ministre.

— Ecoutez, s'écria Ogilvie, ce que le ministre veut vous dire."

Et le ministre de dire alors tout haut : " Je promets au sieur Ogilvie la vie, la fille de l'archevêque et une riche prébende s'il veut être des nôtres.

— Entendez-vous, dit le Père, et êtes-vous prêts à en rendre témoignage, si vous en êtes requis ?

— Oui, nous l'avons entendu, s'écria la foule, et nous en témoignons. Descendez, sieur Ogilvie, descendez de l'échafaud."

Les catholiques eurent un moment d'angoisse et les hérétiques étaient radieux.

" Alors, reprit Ogilvie, je n'aurai plus à craindre d'être poursuivi pour trahison ?

— Non, non, lui cria-t-on de tous côtés.

— Si je suis ici, c'est donc uniquement à cause de ma religion, c'est là mon seul crime ?

— Oui, la religion seule !

— Très bien, s'écrie Ogilvie, c'est plus que je n'en voulais. C'est pour ma religion seule que je suis condamné à mort. Pour elle, je donnerais joyeusement cent vies, si je les avais ; je n'en ai qu'une, arrachez-la-moi donc et hâtez-vous. Quant à ma religion, jamais vous ne me l'arracherez."

A ces mots, les catholiques relevèrent la tête tout triomphants, pendant que les hérétiques rugissaient d'avoir été pris dans leurs propres filets. Le ministre surtout était hors de lui ; il interrompit brutalement le P. Ogilvie, qui allait ajouter quelque chose, et ordonna au bourreau de lui faire gravir l'échelle sans délai.

Le bourreau, avant de se mettre à l'œuvre, s'excusa auprès du martyr ; Ogilvie l'embrassa, lui parla avec bonté et lui dit qu'il n'avait pas besoin d'excuse.

Ce fut probablement au moment d'avoir les mains liées, qu'il jeta son chapelet dans la foule. Un épisode des plus touchants se rattache à cet incident.

Ce chapelet vint frapper en pleine poitrine un curieux qui était mêlé à cette foule. C'était un jeune seigneur hongrois, calviniste, qui voyageait en Ecosse, le baron Jean de Eccersdorff. Ce jeune homme devint plus tard un personnage considérable, gouverneur de Trèves et ami intime de l'archiduc Léopold, frère de Ferdinand III. Dans sa vieillesse, il fit au P. Boleslas Balbinus, de la Compagnie de Jésus, le récit qu'on va lire.

" Je voyageais alors en Angleterre et en Ecosse, comme le font habituellement les jeunes gens de la noblesse hongroise. J'étais jeune et je n'avais pas la foi. Je me trouvais à Glasgow, le jour où le P. Ogilvie fut conduit à l'échafaud, et je ne puis vous dire de quel air noble et fier il alla à la mort.

“Comme dernier adieu aux catholiques qui l'entouraient, il leur jeta son chapelet du haut de l'échafaud, juste avant de gravir l'échelle. Ce chapelet jeté au hasard, me frappa en pleine poitrine, si bien que je n'avais qu'à étendre la main pour le garder. Mais les catholiques se jetèrent dessus avec une telle impétuosité que force me fut, à moins de me faire écraser, de lâcher prise.

“Rien n'était alors plus loin de moi que la pensée de la religion, mon esprit était à cent lieues de là ; et cependant, à partir de ce moment, je n'eus plus un instant de repos.

“Ce chapelet m'avait laissé une blessure au cœur. J'avais beau changer de place, nulle part je ne trouvais la paix. Ma conscience était troublée et cette pensée me revenait sans cesse : Pourquoi le chapelet du martyr est-il tombé sur moi et non sur un autre ? Pendant plusieurs années, cette question se dressait devant moi et me suivait partout. Enfin la conscience triompha, je devins catholique et j'abjurai le calvinisme. J'attribue cette bienheureuse conversion au chapelet du martyr (il n'y a pas d'autre cause possible), à ce chapelet que je ne donnerais pour rien au monde si je le possédais et que j'achèterais à n'importe quel prix, si on pouvait me le procurer.”

BULLETIN DE L' APOSTOLAT

ET DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

ROME

LE Souverain Pontife — dit *La Croix* de Paris — dont la santé, en dépit des chaleurs caniculaires que nous traversons, se maintient admirablement, a voulu profiter de quelques jours de répit pour faire une cérémonie que l'affluence des pèlerins rendait indispensable. Tous les fidèles qui viennent à Rome désirent emporter avec eux des *Agnus Dei*. Ils partagent les sentiments qu'une vieille poésie du XV^e siècle en l'honneur des *Agnus Dei* met dans la bouche des fidèles du temps, et dont voici la première strophe :

Le blanchissant agnelet

Rondelet

Et levé dessus la cire

Qui est de baume sacré

Consacré,

Est tout ce que je désire.

Mais à force de faire des distributions, la provision s'en épuisait, et le prélat préposé à leur garde a dû avertir le Souverain Pontife qu'il fallait procéder à une nouvelle bénédiction. C'est cette cérémonie que le Souverain Pontife a faite dimanche dernier dans la salle du Consistoire secret.

Le Pape bénit solennellement, ou d'une façon privée, les *Agnus Dei*. La première bénédiction ne se fait que pendant la semaine de Pâques, alors que le Souverain Pontife chausse les mules blanches, revêt le camauro et la mozette blanche, qu'il est blanc en un mot comme la cire sur laquelle il va faire descendre les bénédictions de l'Eglise. La cérémonie se répète pendant trois jours, et à chacune d'elles un tiers des cardinaux est invité, ce qui fait que le Sacré Collège y participe tout entier. Enfin cette bénédiction se fait la première année du pontificat d'un nouveau Pape et se renouvelle tous les sept ans. Si dans l'intervalle le besoin de nouveaux *Agnus Dei* se faisait sentir, le Souverain Pontife en fait alors la bénédiction privée ; précisément comme il vient de la faire.

La forme des *Agnus Dei* récemment bénits est double. Pour une première série, le Pape y a fait représenter, du côté opposé à l'Agneau divin, le divin Rédempteur, pour rappeler le solennel hommage du monde chrétien à Celui qui, il y a dix-neuf siècles, l'a racheté de l'esclavage du péché. La formule inscrite autour est un vers latin dicté par le Pape :

Nil sit dulce magis quam Corde quiescere Jesu.

Rien de plus doux que de reposer dans le Cœur de JÉSUS.

L'autre série est une allusion au grand Jubilé. On y voit d'un côté la porte sainte avec ces mots : "*Hæc porta Domini : justi intrabunt in eam.*" C'est la porte du Seigneur par laquelle entreront les justes."

FRANCE

A Montmartre, Paris, a eu lieu, le 22 juin, l'inauguration du grand dôme de la Basilique du Vœu national. Le Cardinal Richard présida la cérémonie. L'on sait que le dôme a 65 mètres de hauteur : chacun des vitraux mesure 6 mètres en hauteur et 2 en largeur et il y en a vingt. Le dehors était achevé depuis assez longtemps, mais l'intérieur n'a pu l'être avant ce jour. Voici quelques détails de la cérémonie d'après le *Bulletin du Vœu national* :

La coupole était voilée par une immense bannière du Sacré-Cœur. Elle laissait tamiser un jour doux et impressionnant, mais on ne distinguait pas ce qui se trouvait au-dessus. Le Cardinal est arrivé à quatre heures précises et a fait son entrée au son d'une joyeuse fanfare. Pendant qu'il prenait place, la maîtrise de la basilique a chanté quelques invocations au Sacré-Cœur que Monseigneur avait désignées lui-même parmi celles qui invoquent particulièrement la miséricorde du divin Sauveur.

Aussitôt que Son Eminence s'est tue, une gaie sonnerie de clairon retentit, et les voiles qui cachaient le dôme descendirent gracieusement, s'en allant se ranger contre l'un des grands piliers. Ce fut un

spectacle vraiment inoubliable : une lumière éclatante envahit le sanctuaire, l'égayant de ses chauds rayons. Une clameur contenue mais immense sortit de toutes les poitrines, accueillant avec enthousiasme cette belle apparition qui heureusement ne doit plus disparaître.

On a pu voir cette coupole dont la richesse extraordinaire n'est due qu'à l'élégance et à la multiplicité des ornements sculptés et à la coloration brillante de notre pierre secondée par la lumière chauds que produisent nos vitraux, en simples camaïeux jaunes, avec de minces encadrements très sobrement composés et colorés. Enfin la grandeur en est vraiment écrasante et superbe.

* * *

M. le Chanoine Laplace, Directeur général de l'Archiconfrérie de la Garde d'Honneur, a adressé une lettre circulaire à tous les directeurs. Il fait appel à leur zèle pour propager de plus en plus cette belle association et leur recommander instamment l'œuvre de l'érection d'un *Autel à la Bienh. Marguerite-Marie* dans la basilique de Montmartre.

CANADA

On nous écrit de *Joliette* :

Monsieur le Directeur, — C'est avec un vrai plaisir que je viens vous faire connaître comme on chérit la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus à Joliette, et de quelle manière on célèbre les fêtes en son honneur. Cette année, la solennité de la fête du Cœur Sacré de Jésus attirait à la sainte communion une affluence considérable. Dans l'après-midi, après une pieuse allocution faite par monsieur le Directeur local, dix nouvelles Zélatrices recevaient leurs diplômes et leurs croix-médailles, puis faisaient leur consécration au Sacré-Cœur de Jésus. Les anciennes Zélatrices, au nombre de quarante-cinq, ont aussi renouvelé leurs promesses de travailler avec un zèle encore plus grand à la propagation de cette dévotion bénie.

Les amis du Sacré-Cœur n'avaient rien épargné pour donner à cette cérémonie toute la pompe et tout l'éclat possibles. La bannière du Sacré-Cœur était placée dans le sanctuaire, en spectacle aux nombreux assistants. Les autels étincelaient de lumières et disparaissaient sous les fleurs les plus riches et les plus variées. En un mot, l'intérieur de l'église présentait un coup d'œil féérique. La cérémonie s'est terminée par le salut solennel du Très Saint-Sacrement.

Joliette est la ville du Sacré-Cœur par excellence. Il n'y a pas que les fêtes de l'Apostolat ; la ligue des jeunes gens a aussi les siennes.

Le 19 mars cette année, après un *triduum* prêché aux membres de la Ligue et à tous les jeunes gens de la paroisse, cinquante nouveaux Ligueurs s'enrôlaient sous l'étendard du Sacré-Cœur. C'étaient cinquante braves qui venaient renforcer l'ancien bataillon composé de cent soldats du Sacré-Cœur.

Tous les premiers vendredis de chaque mois, qu'il est ravissant aussi le spectacle de cette foule de fidèles, se pressant à la Sainte-Table et venant se réfugier dans cet asile assuré du Cœur de Jésus ! Durant cette journée, deux Zélatrices viennent à tour de rôle, accompagnées par un certain nombre, faire une heure d'adoration. Qu'il est édifiant de voir ainsi toute la journée bon nombre d'adorateurs, prosternés devant leur Dieu, lui demandant pardon, lui offrant réparation et lui promettant amour pour amour ! Nous avons confiance que cette marque d'amour envers Notre Seigneur attirera de grandes grâces sur la paroisse et en particulier sur ceux qui lui sont fidèles.

L'assemblée mensuelle se fait régulièrement, puis la distribution des Billets et des MESSAGERS se fait avec exactitude. Les douze cents membres associés paraissent toujours heureux de le recevoir.

Comme vous pouvez le voir, monsieur le Directeur, la dévotion au Sacré-Cœur est prospère dans cette paroisse. Puisse le Cœur de Jésus être dédommagé un peu des ingratitude nombreuses dont il est payé. Et que notre devise soit : Tout pour le Cœur de Jésus.

Agrégations récentes à l'Apostolat de la Prière

Les Directeurs locaux de ces centres ont le pouvoir d'agréger les fidèles à l'Archiconfrérie romaine du Sacré-Cœur, à condition qu'ils délivrent à chacun un billet d'admission et qu'ils envoient dans le cours de l'année les noms de ceux qu'ils auront agréés.

DIOCÈSE DE SAINT-BONIFACE, MAN. : Paroisse de Saint-Claude, Man.

DIOCÈSE DE PETERBOROUGH, ONT. : Paroisse de Saint-Vincent de Paul, à Little Current, Ont.

DIOCÈSE D'HAMILTON, ONT. : Paroisse de Saint-Jean l'Evangeliste, à Arthur, Ont.

ACTIONS DE GRÂCES

16,595 demandes d'actions de grâces pour faveurs obtenues du Sacré-Cœur par les prières de l'Apostolat ont été faites aux Bureaux du Sacré-Cœur le mois dernier. Des rapports spéciaux de faveurs obtenues sur promesse de les faire publier dans le MESSAGER, nous ont été communiqués des centres suivants :

Berthierville : Actions de grâces au Sacré-Cœur pour une faveur obtenue. *Deschambault* : remerciements au Sacré-Cœur pour une faveur obtenue. *Grosvenordale* : une personne de cette localité ayant mal à l'épaule droite depuis plusieurs jours promit au Sacré-Cœur que, si elle guérissait, elle donnerait un dollar pour l'œuvre de l'Apostolat de la Prière et ferait publier cette faveur dans le MESSAGER. Trois heures après elle était guérie, et c'est avec joie qu'elle accomplit sa promesse. *Knowlton* : remerciements au Sacré-Cœur pour une faveur obtenue. *Lachute* : une faveur attribuée à saint Antoine de

Padoue. *Lena* : une grâce obtenue. *Montréal* : plusieurs faveurs, une conversion, deux guérisons. *Ottawa* : une faveur particulière obtenue par l'intercession des PP. Brébeuf et Lalemant. *Québec* : remerciements au Sacré-Cœur pour deux grâces obtenues. *Somersworth* : une guérison. *St-André Avellin* : succès dans deux examens. *St-Augustin* : deux grâces obtenues par l'intercession de saint Antoine. *St-Damien, couvent* : actions de grâces au Sacré-Cœur pour secours matériels obtenus par l'intercession de saint Joseph, avec promesse de faire publier dans le MESSAGER. *St-Dorothée* : une guérison. *St-Elie* : guérison d'un enfant par l'intercession de la sainte Vierge. *St-Hermas* : succès dans un examen ; aussi une guérison. *St-Jean d'Iberville* : deux faveurs temporelles. *St-Zotique* : une guérison. *Walkerville* : une conversion.

Massey : Actions de grâces au Sacré-Cœur pour une guérison extraordinaire, après une neuvaine au S.-C. et la promesse de publier dans le MESSAGER. *Ottawa* : guérison extraordinaire d'un enfant obtenue, il y a plusieurs années, à la suite d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes de Cyrville, Ottawa ; guérison d'un enfant, obtenue à la suite d'une neuvaine de communions faites neuf vendredis de suite en l'honneur du S.-C., et après promesse de publier dans le MESSAGER.

NECROLOGIE

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs les défunts suivants :

Berthier : Mme Léon Robillard. *Buckingham* : Mme Joseph Dégné. *Burlington* : M. Pierre Dion. *Côte-St-Paul* : M. Joseph Deschamps, Mme Joseph Trottier. *Lachute* : Mme Onésime Deslauriers. *L'Assomption* : MM. Gonzague Héту, Louis-Philippe Archambault, Isaac Carrière, Mmes Marie-Louise Guilbault, Priscille Lacombe, Hypolite Courtois, Marie-Louise Bourque. *Marinette* : Mme Vve Marie Tremblay. *Montmagny* : M. Siméon Thibault. *Montréal* : MM. Charles Chassé, Charles Panneton, Mmes Félix Lamoureux, Vve S. Cloutier, Marcel Babineau, Mlles E. Raymond, Clémentine St-Aubin, Bertha Belleau, Florence Joseph. *Québec* : Mmes Vve Thomas Roy, Vve Ferd. Delille, Vve Ed. Martin, Vve Lazare Turcotte, Rose Bolduc, Peter Johnson. *Sorel* : Mme C. Pontbriand. *St-Ambroise* : Mme Jos. Beaulieu. *St-Ambroise, Jeune Lorette* : Mlle Adélaïde L'Hérault. *St-Augustin* : M. Ernest Touchette. *St-Barnabé* : M. Philias Chabot. *Ste-Foye* : M. Urbain Laverdière, Mmes J.-B.-A. Légaré, Olivier Moreau. *St-Grégoire le Thaumaturge* : M. Joseph Barolet. *Ste-Hénédine* : Mme Napoléon Gagnon. *St-Henri de Montréal* : Mlle D. Cusson. *St-Jean-Baptiste de Montréal* : Mme Paul-Emile Alarie. *St-Jean d'Iberville* : M. Girardin Lanoue. *St-Lazare* : M. Armand Lauzon. *St-Laurent* : Mme Marie Verdon. *St-Louis, I. P. E.* : M. Th. Chaison. *Ste-Marie Solomé* : Mme Marie-Louise Légaré. *St-Roch, Québec* : Rév. J.-B. Plamondon, MM. Charles Fecteau, François Letellier, Joseph-Emile Tardif, Mme Vve Athanase Lavoie. *St-Valérien* : Mlle Céline Gagné. *St-Vincent-de-Paul* : M. Fabien Bastien, Mme Joseph Dazé. *Wallaceburg* : Mme Sévère Lalonde. *Walkerville* : Mlle C. Mailloux. *West Bay City* : M. Joseph Larocque, Mme Marie Rivet.

MARIE NOTRE ESPÉRANCE

MODERATO (♩ = 80).

NEUKOMM.

musical notation for piano introduction, featuring treble and bass staves with a dynamic marking of *mf*.

Solo.

Es - poir des pé-cheurs, ô Ma-

musical notation for the first line of the solo section, featuring treble and bass staves with a dynamic marking of *mf*.

ri - e, É-cou-tez nos tris - tes ac - cents; Ac-ca-

musical notation for the second line of the solo section, featuring treble and bass staves.

blés des maux de la vi - e, Nous poussons des cris gé-mis-sants.

musical notation for the third line of the solo section, featuring treble and bass staves with a dynamic marking of *rit.*

CHŒUR.

Oui, notre es-pé-rance est en vous, Mère de Dieu, pri - ez pour

musical notation for the chœur section, featuring treble and bass staves with a dynamic marking of *f*.

nous! Oui, notre es-pé-rance est en vous; Mè-re de

Dieu, pri - ez pour nous, priez pour nous, priez pour

nous, Mè-re de Dieu, pri - ez pour nous!

- 2.— Errants et captifs sur la terre,
Loin du ciel, plongés dans les pleurs,
Du bonheur la soif nous altère. . .
Qui viendra calmer nos douleurs?
- 3.— Nos pieds, que déchire la ronce,
Sont lassés de l'âpre chemin ;
Nulle aurore qui nous annonce
Le repos pour le lendemain.
- 4.— Partout l'ennemi cache un piège :
Chaque jour accroît nos remords ;
Le chagrin, l'ennui nous assiège,
Nous allons, mourants, chez les morts.
- 5.— O vous, la Cité de refuge,
Vous, la source de la Bonté,
Vous saurez de Dieu notre Juge
Apaiser le cœur irrité.

Calendrier d'Octobre 1900

INTENTION GÉNÉRALE BÉNIE PAR LE SAINT-PÈRE :

La Réparation.

FÊTES, INTENTIONS PARTICULIÈRES, INDULGENCES PLÉNIÈRES.

1. L.—S. Remi, E. — La persévérance dans la foi.—16,595 actions de grâces.
2. M.—LES SS. ANGES GARDIENS.— La dévotion aux saints Anges.—5,262 affligés.
3. M.—De la férie.—S. Gérard, abbé.—La garde des yeux —12,109 défunts.
4. J.—S. François d'Assise, C.—H†.—L'esprit de pauvreté.—19,030 intentions spéciales.
5. V.—Premier Vendredi.—SS. Placide et ses Comp., MM.—A†. C†. G†.—La fuite du monde.—1,968 communautés.
6. S.—S. Bruno, C. — La patience.—3,488 premières communions.
7. D. — XVIII^{ap.} Pent. — LE TRÈS SAINT ROSAIRE.—A†. C†. G†. R†.— La dévotion au saint Rosaire.—Les Associés du S.-C.
8. L.—Ste Brigitte, veuve.—B†.—La vertu de docilité.—5,150 demandes de travail.
9. M.—SS. Denis et ses Comp., MM.—L'amour des souffrances.—4,919 prêtres ou ecclésiastiques.
10. M.—S. François de Borgia, C.—R†.—La dévotion à la sainte Eucharistie.—14,381 enfants.
11. J.—Du S. Sacrement.—S. Germain, E.—H†.—L'amour des souffrances.—6,737 familles.
12. V.—De la férie.—BB. Camille et ses Comp., MM.—L'horreur des moindres fautes.—8,055 grâces de persévérance.
13. S.—S. Edouard, C.—Le mépris du monde.—3,431 grâces d'union, de réconciliation.
14. D.—XIX^{ap.} Pent.—MATERNITÉ DE LA B. V. M.—La confiance en MÈRE.—29,755 grâces spirituelles.
15. L.—Ste Thérèse, V.—Z†.—La dévotion à saint Joseph.—15,828 grâces temporelles.
16. M.—De la férie.—S. Galle, abbé.—La fuite de la médisance.—4,701 conversions à la foi.
17. M.—Ste Hedwige, veuve.—(S. J. Octave de S. François de Borgia.)—L'amour de la retraite.—9,304 jeunes gens, jeunes personnes.
18. J.—S. Luc, évang.—H†.—L'intelligence de l'Évangile.—1,874 maisons d'éducation.
19. V.—S. Pierre d'Alcantara, C.—L'esprit de mortification.—4,914 malades ou infirmes.
20. S.—S. Jean de Kenty, C.—La garde des sens.—2,256 personnes en retraite.
21. D.—XX^{ap.} Pent.—LA PURETÉ DE LA B. V. M.—L'amour de la pureté.—791 Œuvres ou Sociétés.
22. L.—De la férie.—Ste Marie Salomé.—(S. J. : Ste Hedwige.)—L'imitation de JESUS-CHRIST.—1,464 paroisses.
23. M.—LE TRÈS SAINT RÈDEMPTEUR.—Le zèle à étendre la foi catholique.—10,924 pécheurs.
24. M.—S. Raphaël, archevêque.—L'application à guérir nos maladies spirituelles.—5,869 pères ou mères.
25. J.—Du S. Sacrement.—(S. J. : B. Marguerite-Marie Alacoque, V.)—H†.—Le zèle pour les intérêts du Sacré-Cœur.—5,971 religieux ou religieuses.
26. V.—S. Evariste, P. M.—(S. J. : LES SAINTES RELIQUES.)—Le respect des saintes Reliques.—1,322 novices ou séminaristes.
27. S.—Vigile.—S. Elesban, C.—La grâce de régner sur nos passions.—1,833 supérieurs, supérieures.
28. D.—XXI^{ap.} Pent.—S. SIMON et S. JUDE, ap.—D†. M†. N†.—Une espérance ferme.—5,109 vocations.
29. L.—De la férie.—S. Narcisse, E.—La ferveur.—Les Zélateurs et Zélatrices.
30. M.—De la férie.—(S. J. : S. Alphonse Rodriguez, C.)—L'esprit de prière.—18,197 intentions diverses.
31. M.—Vigile.—S. Quentin, M.—Le don de force.—Les Directeurs.

EXPLICATION DES SIGNES. : † = Indulgence plénière ; ▲ = 1^{er} Degré, B = 2^e Degré, C = 3^e Degré ; D = Indul. apostoliques ; G = Archiconfrérie Romaine et Gard. d'Honneur du Sacré-Cœur ; H = Heure Sainte ; M = Bonne Mort, N = Arch. du Cœur agonisant ; R = Confrérie du S. Rosaire ; V = Congrégation de la Ste Vierge ; Z = Zélateurs ou Zélatrices.

(*) Là où la solennité d'une fête est transférée au dimanche, les indulgences le sont aussi, excepté celle de l'Heure sainte.

N.B.—Une indulgence de 100 jours est accordée pour chaque œuvre offerte à intentions.—Pour être inscrites dans le CALENDRIER, les Intentions particulières doivent être reçues aux Bureaux du MESSAGER, avant le premier jour du mois.